

KSOUR DU GOURARA ET DU TAFILELT

De l'ouverture de la société oasienne à la fermeture de la maison

Jean BISSON et Mohamed JARIR

C'est dans le Nord-Ouest saharien qu'il faut désormais aller pour retrouver un authentique « Sahara des paysans » caractérisé par la multiplicité de ces villages fortifiés qui restent parmi les derniers des ksour sahariens. Sur ce point le Gourara, côté algérien, et la vallée du Ziz, côté marocain, présentent bien des traits communs (Figure 1).

Il est vrai que l'histoire les a longtemps unis. Rappelons que les monnaies chérifiennes avaient cours au Gourara jusqu'au siècle dernier - ce qui ne surprend pas quand l'on sait (T. Chentouf, 1984) que « la circulation des monnaies est liée à la circulation des produits et épouse aussi bien ses axes que ses rythmes » ou quand l'on découvre que l'une des plus anciennes cartes connues, datée de 1413 (1), signale comme relais des caravanes Soudan-Maghreb non seulement Sigilmasa (dont les ruines sont visibles aux portes du grand ksar de Rissani au Tafilelt) mais aussi Bouda au Touat (ce pays longtemps confondu avec le Gourara, jusqu'à ce que l'Administration coloniale en fasse deux entités distinctes... qui ont aujourd'hui retrouvé leur unité sous le nom de Wilaya d'Adrar), ou encore Tabelbala qui vit passer la dernière caravane trans-saharienne en 1937. N'oublions pas non plus que la poussée impérialiste européenne, et plus précisément la pénétration monétaire française dont l'efficacité s'est accentuée au XIXe siècle sur l'axe algérien, en rejetant côté marocain (et côté tripolitain) les grandes routes commerciales, a du même coup largement contribué à renforcer ces relations, au moins jusqu'à l'occupation tardive des oasis. Voilà qui explique l'extraordinaire abondance des poteries fassi (qui ont transité par le Tafilelt) accompagnant les tombes des cimetières gouraris ou ornant la façade des koubas des marabouts du Gourara (2).

(1) Carte de Mecia de Viladeste, 1413. Bibliothèque Nationale, Paris, Département des Cartes et Plans, Res. Ge. AA 566. Manuscrit sur parchemin. « Le grand intérêt de cette carte provient de la représentation des pistes du Sahara et de leurs villes-étapes, par où passait la très secrète route de l'or. Lorsque les caravelles eurent remplacé les caravanes pour le commerce, les cartes perdirent peu à peu la mémoire de ces itinéraires et l'intérieur du continent africain demeura à nouveau inconnu jusqu'au 19e siècle ». Commentaire accompagnant cette carte et figurant dans l'exposition «Océan des Hommes», organisée au Musée de la Marine (Paris) en 1987.

(2) Bouteille en céramique munie d'une anse, à panse ventrue, se rétrécissant au col pour s'élargir en un goulot très caractéristique ayant forme de vasque à collerette simple, de même diamètre que la panse (environ 18 cm); la vasque est munie d'un petit versoir. L'ensemble est de couleur verte vernissée, et le décor est généralement le même : de longues cannelures verticales surmontées d'une frise de rosaces estampées. Ce récipient était habituellement destiné à contenir de l'huile (d'où le qualificatif de «bouteille à huile» qui accompagne le modèle exposé au Musée des Arts africains et océaniques de Paris); on trouve également au Gourara (...) et chez les bazaristes de Marrakech) un modèle plus petit, de même facture et de même origine (ateliers de Fès). Et l'on n'hésite pas à en faire des copies, artificiellement patinées, destinées aux touristes...

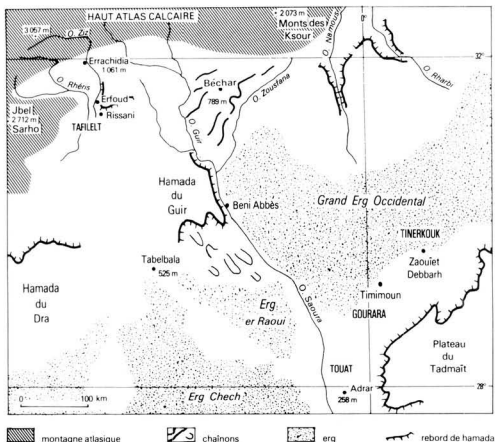


FIGURE 1. — Tafilalet et Gourara : localisation dans le Nord-Ouest saharien.

Aussi n'est-on nullement étonné de constater qu'une même architecture de terre (malgré des variantes dans les techniques utilisées par les maçons (3)) se retrouve depuis le Sud marocain jusqu'au Touat, au Gourara et au Tidikelt. Le ksar zénète du Gourara avec son grenier collectif qui fut longtemps l'ultime réduit de défense (« arram » en berbère, cf. l'« irhem » du Sud marocain) ou le ksar ceinturé de remparts flanqué de tours percées d'étroites meurtrières sont les cousins germains des ksour du Maroc saharien. Et l'insécurité qui a régné jusque dans la décennie 1930-1940 (4) a largement contribué à maintenir en bon

(3) On construit les murs en «toub» (lourde brique crue) en Algérie, en pisé au Maroc.

(4) Voir Cl. Lefébure (1986). La tribu des Ayt Khebbach constitue le flanc oriental du vaste groupement berbérophone des Ayt Atta. Le centre de gravité de la tribu est le Sud du Tafilalet. Ce sont ces nomades qui ont fait peser une lourde menace (qui n'excluait pas des alliances occasionnelles) sur les ksour du Gourara (on les désignait sous le nom de «Beraber»). Ces Ayt Khebbach «au contact du front colonial depuis le début du siècle, ne se sont rendus qu'en 1934».

état une architecture pourtant fragile. Enfin l'une des raisons, et non des moindres, qui explique l'étonnante permanence de ce type d'habitat, est qu'il reste fonctionnel parce que village abritant une communauté paysanne solidement attachée au terroir irrigué qui l'accompagne : l'importance de l'agriculture caractérise chacune des deux régions, même si cette activité ne suffit plus à assurer à elle seule la survie du groupe. Au Gourara 3 actifs sur 5 relèvent du secteur agricole (J. Bisson, 1983 a)), 7 sur 10 au Tafilelt (5) : loin des bassins d'exploitation des hydrocarbures du Bas Sahara algérien, loin de la façade atlantique marocaine, de tels chiffres ne surprennent pas.

Et pourtant les caractères si fortement typés de ces régions que traduisent les éclatants coloris de paysages humanisés où alternent la couleur ocre des ksour et le vert acide des terroirs irrigués, semblent peu à peu se dissoudre à mesure que des mutations, si peu perceptibles qu'elles soient à l'observateur étranger même si elles touchent la société tout entière, s'amplifient... Aussi bien l'intérêt d'une comparaison entre formes d'habitat au Tafilelt et au Gourara est-il de montrer comment, issue d'une base commune, l'architecture, perçue tant à l'échelle du ksar que de la maison, traduit les bouleversements qui affectent la société oasienne; nous en souligneront les traits majeurs.

I. — IMMOBILISME APPARENT, MUTATIONS PROFONDES : LES TRIBULATIONS DE LA SOCIÉTÉ OASIENNE

Dans la mesure où le brassage entraîné par la rapidité d'une urbanisation, qui est désormais l'une des données fondamentales du Maghreb, n'a encore que très localement affecté les régions sahariennes restées les plus rurales, l'observateur pressé en conclut que la société ksourienne demeure figée : la fidélité aux habitudes vestimentaires, notamment chez les femmes, tant au Gourara qu'au Tafilelt, n'en est-elle pas l'indice le plus visible ? Pourtant que de changements, tant à l'échelle familiale qu'au niveau de la communauté villageoise!

1.1. Emploi salarié et « vie de couple » : vers la disparition de la grande famille

Sans être aussi évidente que dans les régions septentrionales du Maghreb, l'évolution des rapports dans le cadre de la famille est de plus en plus perceptible; sans doute la « grande famille » est-elle encore fortement représentée, mais sa destructuration est largement amorcée. Nul doute que la baisse relative de l'activité agricole dans les revenus globaux en soit une cause majeure, car l'emploi salarié a pour corollaire des habitudes d'indépendance. Or, le salaire de complément est désormais une nécessité engendrée par une pression démographique d'autant plus sensible que les terroirs irrigués ne sont guère extensibles.

Habituellement, la recherche d'un emploi salarié oblige à l'exil plus ou moins lointain : vers les plaines atlantiques ou l'étranger (la France) dans le cas

(5) Les ksour du Tafilelt ont donné lieu à plusieurs études (voir bibliographie ci-après. Le mémoire d'A. Cherouit n'a pu être utilisé).

marocain, vers le Sahara oriental (bassins d'hydrocarbures) ou les chantiers de l'Algérie du Nord pour le Gourara : chez ce dernier, la pratique relève plus du « salariat à temps partiel » (quelques mois suivis d'un retour à l'oasis, puis d'un nouveau départ) que de l'« agriculture à temps partiel », et assure donc des rentrées d'argent épisodiques mais substantielles qui permettent d'améliorer l'habitat et de moderniser les techniques agricoles, évitant de couper les ponts avec la communauté d'origine.

Dans tous les cas, le jeune, surtout dès l'instant où il est marié et chargé de famille, aura tendance à se construire une maison hors du ksar qui pourra comprendre une remise pour un véhicule, ou un local destiné à une future conversion dans le commerce, et habituellement un jardin, surtout si l'on est loin d'une ville et isolé. Cette rupture dans le mode d'habiter qui concrétise l'affaiblissement des liens familiaux est inséparable du désir de bénéficier d'un réel confort domestique (les femmes y sont particulièrement sensibles... et la pression qu'elles exercent peut être déterminante!) tout en permettant d'étaler plus largement son indépendance nouvelle. Affirmer aux yeux de tous sa réussite sociale est sans aucun doute le moteur le plus puissant, et c'est bien pourquoi *les premiers à avoir franchi le pas ont été les Haratines, ces traditionnels jardiniers des oasis.*

Un fait est certain : l'installation extra-muros est désormais le souhait de la majorité des ksouriens, même ceux qui restent le plus attachés aux règles de la vie collective, comme ceux du Tafilelt.

1.2. Nouveaux rapports sociaux et affaiblissement de la cohésion à base ethnique ou tribale

Ce désir d'indépendance a des répercussions très sensibles dans le cadre clos du ksar qui voit sa société se désagréger au point que la *jmaa* (officiellement reconnue au Maroc), habituellement habilitée à répartir les tâches entre les familles et à régler tous les problèmes de la vie collective, éprouve de plus en plus de mal à mobiliser les habitants, ne serait-ce que pour l'entretien des équipements collectifs, à la seule exception de l'entretien de la mosquée. Car la cohésion du ksar dont on sait qu'elle repose sur un consensus et une consanguinité tribale ou ethnique, s'effondre devant l'émergence d'une stratification basée sur des rapports sociaux qui intègrent une richesse qui a d'autres bases qu'agricoles, encore que le bénéfice d'un prestige hérité, tel celui des Chorfas, si nombreux au Tafilelt, ou des Mrabtines (6) du Gourara, puisse constituer un frein puissant.

Dans ce contexte la muraille du ksar qui assurait la défense face à l'étranger, et plus encore un strict contrôle social (les entrées du ksar étaient étroitement surveillées, elles le sont parfois encore), est devenue sans objet, au point que dans les ksour du Tafilelt les ouvertures (portes, fenêtres...) se multiplient. Les inconvénients de la concentration dans un espace restreint sont désormais vivement ressentis au point que les habitants invoquent comme

(6) On désigne ainsi les descendants d'un homme pieux (mrabet : ce que le français traduit par « marabout ») qui, habituellement, a fondé une zaouïa.

raisons de l'abandon du ksar l'entassement, la cohabitation avec le bétail, l'insalubrité, l'absence de commodités... et le mauvais état du bâti (encore qu'il s'agisse plus d'une conséquence que d'une cause).

En définitive, le clivage entre les familles, consécutif à l'émergence d'une hiérarchie de plus en plus basée sur l'argent, l'appauvrissement des rapports sociaux à l'intérieur du ksar, que compensent, il est vrai, des relations qui échappent au cercle restreint de ce monde clos que constitue le ksar, la concrétisation de la notion de foyer basé sur la vie du couple et de ses enfants, tout concourt à expliquer la fragilité nouvelle de ksour qui avaient traversé les siècles sans autres dommages que ceux que pouvait créer un environnement belliqueux. Mais, désormais, ce ne sont plus les murailles ou les portes qui cèdent devant l'assaut, c'est la société tout entière qui est atteinte. L'habitat porte les stigmates du changement, avec, toutefois, des nuances très sensibles d'un ksar à l'autre.

II. — LE KSAR : HÉRITAGE MORPHOLOGIQUE ET REMODELAGES INTERNES

Murs effondrés, maisons éventrées, ruelles encombrées de blocs de terre, tel est le spectacle qu'offrent certains ksour; d'autres, toutefois, surprennent par la qualité de leur bâti, la propreté de leurs ruelles, la vie qui les anime, ce que révèle, lors des froides soirées d'hiver, les senteurs de bois odoriférant qui brûle dans les foyers... Car il existe encore des ksour que l'on ne manque pas de faire admirer aux touristes... ou aux officiels en déplacement. Deux de ces ksour, comparables par la taille, pourront servir d'exemples : Maadid au coeur du Tafilelt et, à quelques kilomètres d'Erfoud, Timimoun-Ksar au Gourara.

2.1. Maadid ou la vitalité d'un ksar filali

Bâti au milieu d'une palmeraie qui porte son nom, Maadid est l'une des agglomérations les plus importantes du Tafilelt. Comme bien des ksour sahariens dès l'instant où ils couvrent une certaine superficie (celui-ci atteint 200 m dans sa plus grande dimension sur 120 m de large, soit une superficie de 2,40 hectares), Maadid est en fait la juxtaposition de plusieurs quartiers ceinturés d'une muraille commune (figure 2), qui ont chacun une porte d'entrée et des équipements propres. Mkaber et Kasba Jdida sont les deux quartiers principaux (et, à l'évidence, Mkaber est le plus ancien) qui ont chacun une extension : Ksir pour Mkaber, Zyada pour Kasba Jdida, chacun de ces quartiers annexes étant habité par des *haratines* auxquels se mêlent des étrangers (*barranis*), une ségrégation des plus classiques dans les ksour sahariens.

Que ce ksar de Maadid soit encore bien vivant, l'importance des équipements concentrés à proximité immédiate des portes d'entrée est là pour le prouver; on compte, en effet, pour l'ensemble du ksar, 23 commerces permanents, un hammam public, un moulin à grain, plusieurs puits collectifs, une école coranique et une école moderne. Un recensement précis montre que 433 familles

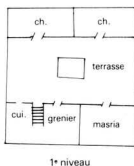
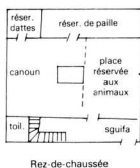
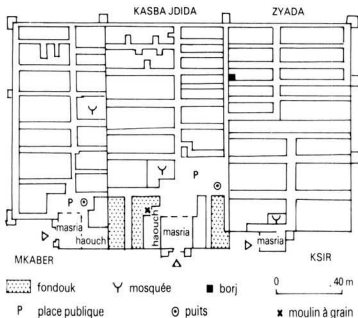


FIGURE 2. — Ksar Maadid du Tafilelt. Un ksar rénové dans le cadre d'une opération volontariste.

Plan d'une maison extra-muros.

vivent à l'intérieur de l'enceinte. Par ailleurs, l'électrification, ainsi que le réaménagement des entrées qui permet la pénétration de l'automobile au moins jusqu'à la place publique, signifient que la volonté de maintien de l'esprit communautaire est bien ancrée; il n'est cependant pas sans intérêt de rappeler que ce gros ksar a fait l'objet d'une opération d'amélioration de l'habitat. Sans aucun doute, est-ce ce qui explique que seulement 32 familles aient choisi une

résidence extra-muros; mais il s'agit seulement de l'amorce d'un processus qui ne peut que s'amplifier, ne serait-ce que comme conséquence du croît démographique, et parce que la localisation sur la grande route du Tafilelt et à proximité d'Erfoud (à 8 km à peine) incite la population à rester sur place. Aussi, les jeunes ménages vont-ils s'installer dans les jardins de la palmeraie proche où ils se bâtissent des maisons qui ne sont guère différentes de celles du ksar, tant par la technique de construction que par la disposition sur deux niveaux (seuls quelques éléments de décoration les différencient). La place réservée aux animaux, l'importance de la réserve de paille, le stockage des dattes signifient que la vie rurale est encore très présente, ce qui ne surprend pas dans ce cadre régional, celui de la plus grande palmeraie du Sahara marocain.

2.2. Reproduction du cadre et mobilité interne : le ksar de Timimoun

Hormis les populations qui se dispersent dans les jardins de l'Erg Occidental, au Tarhouzi comme au Tinerkouk, les Gouraris sont tous des ksouriens, et le restent, même si depuis plusieurs décennies bien des « kasbas » ont été abandonnées au profit d'un ksar extra-muros - mais il n'est pas toujours facile de faire la part de ce qui était l'habitat originel (dans ce cas, seul le grenier collectif constituait un réduit défensif, les maisons construites à son pied n'étant nullement ceinturées de rempart) et de ce qui résulte du desserrement de l'habitat ayant accompagné la fin de la période d'insécurité.

Quoiqu'il en soit, *le plus surprenant est l'excellente tenue de tous ces ksour* qu'il y a trente ans on aurait cru condamnés à une ruine proche.

Il y a même mieux : dans le ksar de Taguelzi proche de Charouin, des maisons de terre qui étaient ruinées en 1952, parce que perchées à proximité du grenier fortifié, ont été remises en état. En effet, ce site, en bordure de la corniche hamadienne — excellent repère défensif —, avait dans les années 50 perdu de son intérêt dans la mesure où, avec la sécurité, il devenait préférable de se rapprocher de la palmeraie située en contrebas; aujourd'hui il retrouve une nouvelle valeur, car ce bout de promontoire constitue le point d'aboutissement de la piste carrossable qui rejoint la route toute proche reliant Béchar à Timimoun.

En réalité, de multiples indices montrent que l'argent circule dans ces villages. Car, par les gains qu'elles procurent, les migrations de travail temporaires permettent d'améliorer l'habitat : on refait les terrasses (par exemple en intercalant une tôle ondulée sous la couverture de terre); on remplace les *khechbas* (poutres de palmier) beaucoup trop flexibles, par des madriers, voire des poutrelles métalliques; on consolide les linteaux des portes (en utilisant des planches, des madriers); on adopte des huisseries modernes (qui remplacent avantageusement les « planches » tirées des troncs de palmier) que l'on ferme, luxe suprême, avec une vraie serrure; enfin on cimente les encadrements des portes et fenêtres (quand il y en a!) ou on recrépit les façades, le tout étant exécuté sans le moindre souci d'ostentation. Tout comme chez le travailleur émigré marocain, l'amélioration de l'habitat constitue au Gourara l'une des priorités.

De toutes ces transformations, le ksar de Timimoun fournit sans aucun doute le plus beau résumé, même s'il ne représente que l'une des composantes

du paysage urbain d'une petite ville d'environ 8 000 habitants : ses caractéristiques sont demeurées à ce point typées qu'elles méritent d'être prises en exemple des transformations qui affectent ces vieux ksour gouraris. Sans doute, le dynamisme urbain se déplace-t-il vers la périphérie, au point que dans le cadre d'une urbanisation menée tambour battant, le ksar zénète (car on y parle le berbère), avec ses ruelles coudées, ses passages couverts inaccessibles à la circulation automobile, ses maisons généralement à étage et aux murs aveugles crépis à la boulette d'argile, ses prises d'eau au passage des séguias de foggara, son lavoir auprès de l'un des peignes partiteurs distribuant l'eau d'une grosse foggara vers la palmeraie, ses mosquées si originales par leur minaret, semble faire figure de pièce de musée. Et pourtant ce ksar « bouge », ce qui ne saurait surprendre lorsque l'on apprend que sa population est passée de 2684 habitants en 1952 à 4717 en 1979, soit 2 033 personnes supplémentaires. Pour loger cet excédent démographique, les logements ont dû être densifiés, beaucoup ont été

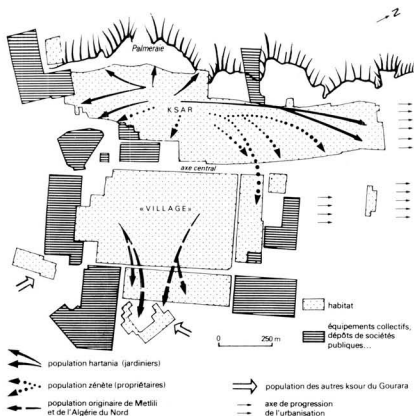


FIGURE 3. — La ville de Timimoun, chef-lieu du Gourara.
Mobilité de la population dans le cadre du Ksar et du « Village ».

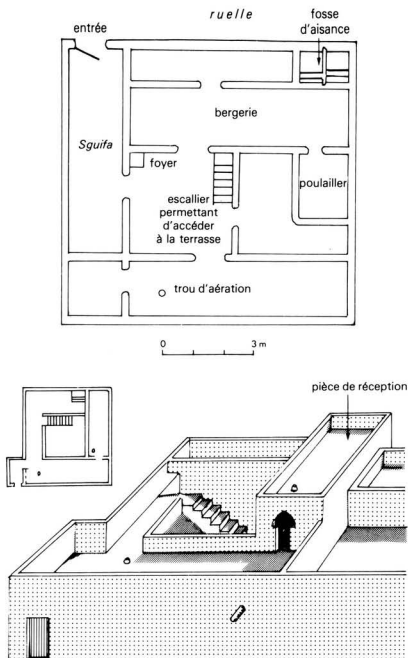


FIGURE 4. — La maison du ksar gourari. Extrait de Jean Bisson : *le Gourara, étude de géographie humaine* (Alger, 1957).

entièrement ou partiellement refaits (la construction en toub facilitant grandement ce remodelage), tout particulièrement à l'occasion du branchement de l'eau courante, de l'électricité, de l'assainissement; c'est ainsi que des cours intérieures ont été transformées en pièces d'habitation. Cette densification de l'habitat se révélant insuffisante, on a construit en lisière du ksar, notamment aux extrémités Nord et Sud (Figure 3) : ainsi les quartiers dits Tahtart et Tameslouht ont été occupés par des Noirs du Ksar (haratines), voire par des Blancs zénètes venus d'autres ksour du Gourara; une extension semblable s'est produite côté Sud, en lisière du quartier Ouled Brahim; et rien dans la morphologie externe ne laisse soupçonner le caractère récent de cet habitat, car on a, extérieurement du moins, construit dans le même style. Mais que de transformations internes peuvent révéler la visite de l'une de ces maisons (Figure 5)!

Côté Est, c'est-à-dire face au village, et donnant sur l'ancienne Place d'Armes transformée en boulevard à double circulation, ce sont des Zénètes relativement aisés, avides d'un minimum de confort (la façade externe du Ksar a été la première à bénéficier de l'eau courante et de l'électricité), qui sont venus construire (Figure 3).

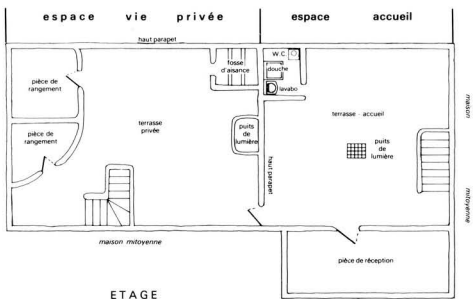
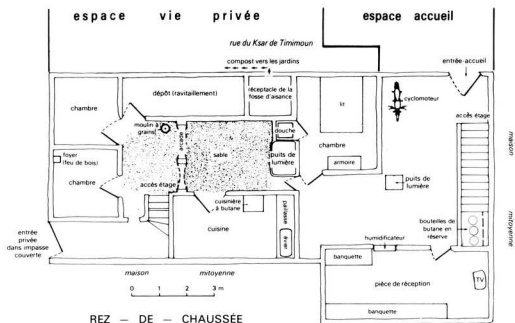
Une autre extension, cette fois par grignotage de la palmeraie, est la conséquence d'un certain glissement des familles haratines à l'intérieur du Ksar. En effet, chaque famille zénète possédait à proximité de la maison familiale un logement traditionnellement loué à des métayers (khammès), habituellement des Noirs. Or, devant la poussée démographique, les Zénètes ont cherché à loger

Maison entièrement rénovée à partir des matériaux provenant de la destruction de l'ancienne maison (réutilisation de l'argile : murs de « toub »), avec adjonction de matériaux modernes (poutres, huisseries...). Séparation rigoureuse des deux espaces : 1) l'un réservé à la vie de famille comporte des éléments de confort, eau courante (douche, évier), cuisinière à butane, qui n'ont pas éliminé un attachement à la tradition particulièrement prisée par les femmes, notamment le sable de la pièce centrale où se déroule l'essentiel des activités domestiques. 2) La vie de relation se traduit désormais par la création d'un espace totalement réservé à l'accueil des hôtes étrangers au ksar (et au Gourara) : la pièce de réception est particulièrement soignée (télévision, humidificateur). Dans le « hall » d'entrée, largement calculé, le cyclomoteur, seule forme de motorisation praticable dans les ruelles du ksar.

Reproduction de la séparation à l'étage où l'on retrouve la pièce de réception, traditionnelle dans la maison gourari, mais désormais un haut parapet protège l'intimité familiale. Dans les pièces de rangement, des éléments de literie utilisés lors des fortes chaleurs (on dort alors sur la terrasse).

L'obligation de dédoubler l'espace habité, l'importance donnée à l'espace de réception, la spécialisation de certaines pièces (chambre à coucher, cuisine), obligent à utiliser toute la surface disponible (il est impossible de s'agrandir du fait des maisons mitoyennes), d'où la disparition de la cour qui s'est entièrement couverte et qui ne bénéficie plus que d'un « puits de lumière ».

La maison de l'agriculteur (ici un Noir) s'est muée en une maison de citadin (le propriétaire travaille dans une grande société étatique), mais certaines habitudes traditionnelles se maintiennent comme celle qui consiste à épandre du sable (au moins au centre) ou à mouler le blé de production locale. La simplicité fonctionnelle de la maison traditionnelle a fait place à la complexité d'une maison aux très forts contrastes.



Relevé J. BISSON, 1984

FIGURE 5. — La maison du ksar de Timimoun après transformation.

dans les maisons qui leur appartenaient ceux de leurs enfants qui fondaient un foyer, si bien que les Haratines se sont vu contraints de construire de nouvelles demeures sur des parcelles de jardins achetées aux propriétaires zénètes. Le déclin de l'activité agricole sous la pression des chantiers de construction, l'abolition du métayage dans le cadre de la Révolution agraire et, partant, le relâchement des liens traditionnels entre propriétaires et khammès, les salaires gagnés en émigration par les Noirs, sont autant de facteurs qui expliquent, avec en toile de fond la pression démographique, l'urbanisation de la partie haute de la palmeraie. Ce grignotage de la palmeraie demeure toutefois limité, comparé à ce qui a pu se produire dans d'autres régions du Sahara nord-oriental (Biskra par exemple); car le Ksar se déverse désormais vers les nouveaux quartiers d'habitation de l'immédiate périphérie urbaine, ce qui a pour conséquence de le préserver d'une dégradation certaine et de stabiliser la densité au niveau atteint en 1979 : avec 170 habitants à l'hectare, on est loin d'atteindre la saturation du vieux ksar de Ouargla (335 habitants à l'hectare !).

Ainsi donc, remodelage partiel de l'habitat traditionnel et constructions neuves sur les franges caractérisent un ksar qui, malgré la fragilité des constructions en toub - ou plus précisément parce que la réutilisation du toub permet une reconstruction aux moindres frais -, n'a subi que des dégradations minimales. Ce bon état général et cette volonté de s'accrocher au ksar, notamment du côté Nord, reflètent moins un repli de la société zénète que la forte cohésion d'une société que n'altère guère une ségrégation spatiale qui a toujours existé, mais qui s'est amplifiée à l'occasion des déplacements internes des familles, la poussée blanche s'étant faite en direction de l'axe central de la ville, la poussée noire vers la palmeraie. Espace clos physiquement du fait de la présence de lambeaux des anciens remparts et dans la mesure où la muraille des bâtiments administratifs et de l'ancien hôpital lui tournent le dos, plus encore sans doute clos sociologiquement parce qu'il n'abrite que des familles berbérophones - Zénètes blancs et Haratines noirs -, le Ksar de Timimoun est, avec les villes du Mzab, l'une des rares authentiques médinas intégralement conservée et bien vivante de l'Algérie d'aujourd'hui (J. Bisson, 1983 b).

Parallèlement au remodelage du ksar, et très généralement à l'occasion de la pose du réseau d'adduction d'eau qui autorise un minimum de confort, la maison se modernise et se transforme (Figure 5), ce qui est moins fréquent dans le cas des ksour isolés du Gourara qui n'en sont pas encore à ce stade de confort. La maison zénète du ksar, comme celle du Tafilelt, comporte une pièce de réception située à l'étage (*comanjena*) pour la raison que le rez-de-chaussée est réservé aux usages agricoles : cela signifie donc que le visiteur doit traverser l'espace réservé à la vie de famille, et ceci était parfaitement concevable dans une société où tous se connaissaient, quand on n'était pas apparenté. Or la maison qui prend la place de la maison traditionnelle doit désormais répondre à d'autres normes de vie en société : aussi est-elle une maison rigoureusement cloisonnée. En effet, le brassage de la société, des amitiés contractées sur les chantiers ou dans l'Administration... font que le maître de maison met son point d'honneur à inviter chez lui des étrangers au « pays » : dans ce contexte nouveau,

la famille ne peut qu'être exclue. Aussi bien le modèle de la maison classique de l'Islam accompagne-t-il ce changement radical dans la vie de relation - ce qui n'a rien à voir avec un retour à un Islam plus rigoriste. C'est, en définitive, dans ce ksar resté en apparence si traditionnel, un indice de haute signification : la citoyenneté s'impose peu à peu à mesure que les activités se diversifient et que les brassages de population se multiplient.

III. — L'ECLATEMENT DU KSAR : MOUVEMENT SPONTANÉ ET POLITIQUE VOLONTARISTE

Dès l'instant où la sécurité fut assurée (à partir des années 40), il devint évident que l'entassement et la promiscuité du ksar paraîtraient plus difficilement supportables; encore fallait-il que les habitants désireux de s'installer extra-muros en aient les moyens. Ces moyens, ce sont l'émigration ou les possibilités d'emploi salarié qui les leur ont offerts. Aussi les premiers ksour à « exploser » ont-ils été logiquement ceux qui comptaient de nombreux retraités de l'Armée (les anciens des compagnies méharistes au Gourara, des arabophones qui se sont établis à proximité de ksour « arabes », souvent parce qu'ils en étaient originaires), ou un nombre important de haratines, ces Noirs des oasis habituellement voués aux travaux agricoles et qui ont souvent formé les gros bataillons de l'émigration, et ce, très tôt.

3.1. Abandon du ksar et transfert du site : Ksar Aït Athmane du Ziz

Ksar Aït Athmane est le type même de ces petites agglomérations dédoublées qui se développent dans la vallée du Ziz - ici en amont de la ville d'Errachidia, c'est-à-dire hors Tafilelt *stricto sensu*. Le vieux ksar dont la tradition établit la naissance fin XVII^e-début XVIII^e siècle, peuplé d'une population berbère Aït Izdeg très homogène, est aujourd'hui presque complètement abandonné : seuls 14 foyers sur les 89 de l'agglomération (soit 15,7 %) persistent à y résider; en d'autres termes quatre maisons sur cinq sont abandonnées, voire ruinées; au mieux quelques pièces sont encore utilisées comme annexe agricole (on y entrepose la paille) ou comme débarras. Par contre, la communauté ksourienne continue à entretenir la mosquée, ce qui est habituellement le cas dans les ksour abandonnés de la vallée.

Désormais, les quartiers extra-muros (Figure 6) représentent près de quatre fois la superficie du vieux ksar; cette extension est relativement récente, puisque seules deux familles — qualifiées de « riches » — s'étaient installées en dehors du ksar avant l'Indépendance (1956).

Deux faits majeurs, l'un général pour ces confins septentrionaux du Sahara marocain, les investissements des émigrés, l'autre spécifique à la vallée, la crue de Novembre 1965 qui a causé de gros dommages dans les ksour riverains du Ziz, expliquent cette croissance rapide. En effet, après la crue, l'Etat est

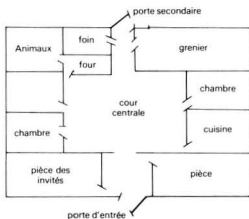
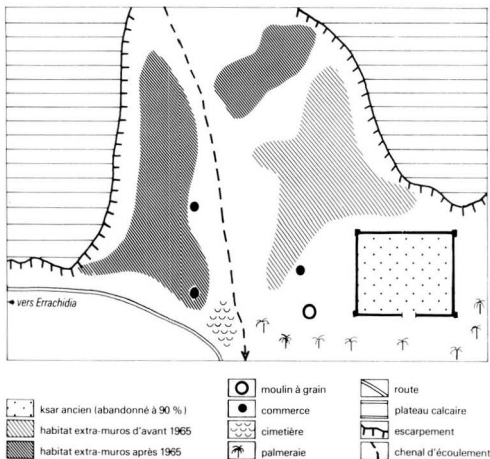


FIGURE 6. — Ksar Aït Atman du Ziz : abandon du vieux ksar et transfert du site.

intervenu en créant des lotissements de recasement auprès de certains ksour, et dans la foulée (c'est le cas ici), d'une façon plus générale, en autorisant la distribution de lots sur les terres « kbila » (collectifs des tribus) au profit des familles qui manifestaient le désir de « sortir » des ksour. Or, comme dans cette moyenne vallée du Ziz les terres collectives sont sans valeur agricole, les constructions ont pu s'y bâtir sans contrainte, ce qui explique l'anarchie qui a présidé à la localisation des nouvelles habitations.

La disposition des maisons extra-muros reflète l'importance des changements. Cette fois, la maison peut s'étaler sur un seul niveau alors que dans le vieux ksar la maison à étage est la règle (l'espace y est mesuré), avec un rez-de-chaussée attribué aux usages agricoles (stockage des récoltes, remise des outils, étable et écurie) l'étage étant réservé à la vie domestique, et comme dans la maison gourari, une pièce de l'étage est réservée à l'accueil de l'étranger. Sans doute la nouvelle demeure s'ordonne-t-elle toujours autour de la cour centrale, plus vaste que celle de la maison du ksar; mais, désormais, la pièce des invités est proche de la porte d'entrée : en somme, le côté noble de la maison s'oppose au fond de la cour à usage agricole, puisque grenier, entrepôt à foin et étable bénéficient d'une entrée secondaire. Les fonctions restent donc nettement séparées, mais la vie agricole a encore trop d'importance aux yeux des populations de ce Sud marocain pour que l'on se soit décidé à la sacrifier (comme on n'aurait pas hésité à le faire à Timimoun) au profit d'une vie de relation qui doit tenir compte de la présence d'étrangers nouvellement installés.

En effet, plusieurs familles Aït Seghrouchen (de la Moulouya) et Aït Morgaad (semi-nomades) ont pu se fixer dans le quartier extramuros, ce qui aurait été hors de question dans le vieux ksar.

3.2. Le déménagement des ksour du Tinerkoug

Aux confins méridionaux de l'Erg Occidental, les palmeraies du Tinerkoug regroupent un peu plus de 8 000 personnes qui, tantôt vivent dans des ksour (c'est, par exemple, le cas à Tabelkoza), tantôt se dispersent dans les multiples jardins installés dans des alvéoles au creux des dunes (J. Bisson, 1984).

Or, en un quart de siècle, cette population a connu une croissance considérable, passait de 3246 habitants en 1952 à 8241 en 1977, soit un croît de 153,8 %, autrement dit plus qu'un doublement de la population; la raison en est, outre la croissance démographique naturelle, la fixation des nomades fréquentant l'Erg Occidental et qui sont aujourd'hui bien rares à pratiquer leur genre de vie (J. Bisson et Y. Callot, 1986). Toutefois, cette augmentation spectaculaire de la population résulte aussi de l'abandon relatif des ksour de l'intérieur de l'Erg au profit de ceux qui sont localisés sur la frange externe des massifs dunaires. Il est vrai qu'au cœur de l'Erg, notamment dans ce secteur-ci (car le Tarhouzi bénéficie de conditions physiques plus favorables), les conditions de vie sont difficiles. Et ce glissement hors de l'Erg a pour origine l'intensité d'une émigration temporaire qui affecte un adulte sur trois : or, ces émigrés du Tinerkoug ont tendance à se fixer hors de l'Erg et à abandonner leur ksar

d'origine — sans toutefois trop s'en éloigner, car les vieillards restent dans l'Erg — pour différentes raisons. La principale de ces raisons est que, hors des massifs dunaires, donc sur le reg, on peut utiliser un véhicule ordinaire, alors qu'un retour de l'habitat dans l'Erg serait incompatible avec une motorisation qui est moins perçue comme un élément de prestige que comme un outil de travail (et ce sont les émigrés temporaires qui assurent ces multiples transports sans lesquels le développement ou tout simplement le ravitaillement du centre de Zaouïet Debbarh serait impossible puisque les chameaux ont à peu près totalement disparu).

Cet abandon de l'Erg est, par ailleurs, souhaité par l'Administration qui a fixé, en bordure immédiate de l'Erg, des équipements qui, jusqu'à ces dernières années, faisaient cruellement défaut : Zaouïet Debbarh, déjà promue au rang de Centre d'Administration Saharienne à la fin de la période française, possède, outre une mairie (A.P.C.), une école primaire avec internat et cantine, un collège, un centre de santé, un marché couvert (« centre d'échange rural »), ce qui constitue les éléments de base, autrement dit l'échelon le plus fin, d'une régionalisation dont la finalité est de desservir ces groupes d'oasis parmi les plus démunies du Sahara algérien. Tout ceci est indissociable d'une politique d'incitation à la fixation des habitants de l'Erg grâce au développement d'un programme d'auto-construction qui, un temps boudé, est maintenant l'objet d'un vif intérêt...de la part des émigrés notamment.

Ainsi donc, dans ce cas précis (mais la même politique est menée, cette fois au Souani, autre groupe de palmeraies de l'Erg, à partir de Ksar Kaddour), l'Etat accompagne-t-il en liaison directe avec l'importance de l'émigration, elle-même conséquence de la pauvreté des ressources et des difficiles conditions de vie, un mouvement spontané qui ne peut que s'amplifier à mesure que les populations locales éprouvent de plus en plus le besoin de recourir à des services désormais entrés dans les modes de vie. Il est certain que, dans l'Erg, il sera difficile d'améliorer les conditions de vie, même si de petites centrales photo-voltaïques (7) y étaient installées, et seules des palmeraies de bon rapport (comme celles des oasis méridionales du Tarhouzi), elles-mêmes liées à de bonnes conditions hydrauliques, justifieraient le maintien des hommes au coeur des dunes : ce n'est malheureusement pas le cas du Tinerkouk.

CONCLUSION : ÉCLATEMENT DU KSAR, FERMETURE DE LA MAISON

La « sortie » du ksar participe donc d'un mouvement général qui est pour une large part la conséquence du croît démographique et de la nécessité de loger une population qui a plus que doublé en un quart de siècle. Sans doute la démographie explique-t-elle l'extension rapide des nouveaux quartiers; mais le

(7) Une station de ce type fournit l'électricité à plusieurs ksour du Touat.

maintien ou l'abandon du ksar dépendent également de la cohésion sociale, ou de la destruction, de la société ksourienne.

En s'ouvrant vers l'extérieur, habituellement par le biais des migrations de travail temporaires devenues indispensables à la survie du groupe, ce monde rural qui vivait avec pour seul horizon l'étroitesse du terroir irrigué et l'espace clos du ksar s'intègre à la société de consommation, participe au brassage général et bascule vers la citoyenneté. Sans doute la leçon vaut-elle pour bien des ruraux au Maghreb, il est vrai que le Sahara, qui a toujours accentué les contrastes, la rend d'autant plus perceptible que le retard était plus flagrant.

Au moment où la société oasienne s'ouvre, le ksar saharien éclate... et la maison se ferme!

BIBLIOGRAPHIE

- BISSON (J.), » L'industrie, la ville, la palmeraie au désert. Un quart de siècle d'évolution au Sahara algérien », in *Maghreb-Machrek*, 99, Janvier-Mars 1983, La Documentation Française, Paris, 5-29.
- BISSON (J.), » Les villes sahariennes : politique volontariste et particularismes régionaux », in *Maghreb-Machrek*, 100, Avril-Juin 1983, La Documentation Française, Paris, 25-41.
- BISSON (J.), » Tinerkouk et Tarhouzi : déménagement ou désenclavement de l'Erg occidental », in P.R. Baduel éd., *Enjeux Sahariens*, Editions du CNRS, Paris, 1984, 275-292.
- BISSON (J.) et CALLOT (Y.), » Des Monts des Ksour au Grand Erg Occidental. Adaptation ou disparition de la vie nomade ? », in P.R. Baduel éd., *Désert et montagne au Maghreb. Hommage à Jean Dresch*, R.O.M.M. N° 41-42, Edisud, Aix-en-Provence, 1986, 357-377.
- CHENTOUF (T.), » Les monnaies dans le Gourara, le Touat et le Tidikelt dans la seconde moitié du XIX^e siècle », in P.R. Baduel éd., *Enjeux Sahariens*, Editions du CNRS, Paris, 1984, 79-94.
- CHEROUIT (A.), *L'éclatement du qsar dans la vallée Ziz et la plaine du Tafilalet (Pr. de Errachidia)*, I.N.A.U., Rabat, 1987.
- ICHTER (J.P.) et SASS (H.), » Les ksour du Tafilalt », in *Architecture + Urbanisme* N° 5, 1967.
- JARIR (M.), *Errachidia et l'organisation régionale de la vallée du Ziz*, Thèse 3^e cycle en Géographie, Université de Tours, 1983.
- LEFEBURE (Cl.), » Ayt Khebbach, impasse Sud-Est. L'involution d'une tribu marocaine exclue du Sahara », in P.R. Baduel éd., *Désert et montagne au Maghreb. Hommage à Jean Dresch*, R.O.M.M. N° 41-42, Edisud, Aix-en-Provence, 1986, 137-157.
- MARGAT (J.), » Données sur l'habitat au Tafilalt », in *Notes Marocaines* 11 et 12, 1959.
- MENESSON (J.), » Ksour du Tafilalt », in *Revue de Géographie Marocaine* N° 8, 1965.